

Natacha Romanovsky

Texte de fin de recherche

*Umwelt
(mais pourquoi
et comment
l'humain ?)*

Recherche à L'L
mars 2015 – juillet 2020

Comment parler d'une recherche à L'L ?
Commençons par parler d'entonnoirs.

Si vous le souhaitez, vous pourriez accompagner votre lecture de l'écoute de *Queen of the night* de Mozart, interprété par la cantatrice Florence Foster Jenkins.

Ou du son du 528Hz, fréquence sur laquelle vibre l'univers.

Les deux cassent un peu les oreilles.

F.F. Jenkins : <https://www.youtube.com/watch?v=V6ubiUIxbWE>

Le 528Hz : https://www.youtube.com/watch?v=vRh04jz_30E

Depuis le Moyen-Âge, l'entonnoir – lorsqu'il est dans sa position habituelle – symbolise la transmission du savoir. Le savoir entre par le grand côté et se déverse dans le cerveau. C'est la position des sains d'esprit.

L'étymologie du mot vient de 'entonner', verser un liquide dans un tonneau.

En recherche, cela pourrait être de partir d'un champ d'idées assez vaste pour procéder à un rétrécissement et aboutir, au final, à une concrétion, une conclusion.

Mais prenons l'entonnoir dans l'autre sens. Dans sa position dévolue aux illuminés, aux fous.

Au Moyen-Âge, cette position évoquait l'idée de la fuite des idées vers le ciel, et donc de la folie, de la déraison.

Prenons cette position-ci pour illustrer la recherche. Au départ, nous avons un sujet. Puis vient l'élargissement avec quantité de propositions et d'explorations différentes, pour « finir » en une ouverture vers un infini de possibilités.

Revenons à l'étymologie.

Mais dans cette position, prenons le verbe avec son autre signification : entonner un chant. Qui veut dire se mettre à chanter, chanter le commencement. Se mettre à chanter comme se mettre en marche.

L'entonnoir dans le sens des fous qui laissent leurs idées fuir vers le ciel.

Mais ces idées ne forment-elles pas des nuages qui répandront des pluies d'opportunités, d'occasions, de fantaisies, d'indisciplines rafraîchissantes ? La pluie n'est jamais que la respiration de la terre.



Excision de la pierre de folie de Jérôme Bosch, 1494.

Ici, c'est le médecin charlatan – et non le « fou » – qui porte l'entonnoir comme symbole de la folie. À l'époque, il y avait l'idée que la folie était une pierre située dans le crâne qu'il fallait enlever. Idée colportée par des médecins bien mal intentionnés qui charcutaient leurs « patients » contre rémunération.

L'L propose à des artistes quelque chose qui est rare. Du temps.

Et encore plus rare. Du temps sans obligation de produire un résultat.

Mais du temps pour chercher sur des questions que l'on a choisies, avec des conditions en or – des espaces de résidences en Belgique et à l'étranger, des logements pendant ces périodes, une bourse de recherche et un accompagnement réflexif, artistique et technique...

Bref, même en ayant la chance de faire partie des chercheurs de L'L, il faut se pincer pour se rendre compte que c'est bien réel.

Les utopies, quand elles sont vécues, sont assez jouissives...

Mais comment s'est déroulée ma recherche ? Comment suis-je passée de la remise d'un dossier à Bruxelles pour me retrouver, cinq ans plus tard, marchant en manteau de fourrure, pieds nus dans la neige, à Montréal ?

La logique de ma recherche s'apparentant plus aux pérégrinations d'un Jack Kerouac qu'aux expériences de laboratoire d'une Marie Curie, parlerait-on de liberté ? D'un joyeux voyage insouciant vers des contrées inexplorées ? Tout n'est pas si rose. Même si, parfois, il est bien plus planant de rechercher sans devoir trouver que de fumer des substances encore illicites. Je ne fume pas, donc le choix est vite fait.

Entrer en recherche à L'L, c'est prendre un billet pour l'Amérique au temps où Christophe Colomb n'y avait pas encore posé ses sales pattes, un billet pour Lhasa quand il s'agissait d'y entrer camouflée aux côtés d'Alexandra David-Néel, un billet pour le néant (si tant est que cette absence absolue soit à peupler de nouvelles substances réflexives, de nouveaux parfums enivrants et d'êtres aux formes issues d'un cerveau en ébullition partielle), un billet pour un abîme sur lequel se percher et crier en attendant que l'écho vous dise le contraire en ricanant dans sa barbe (mais rien ne prouve que l'écho ait une barbe ; il se pourrait que ce soit une femme d'ailleurs, mais rien ne prouve que celle-ci ait ou non une barbe, il existe bien des femmes à barbe, même si elles sont rares)... Donc, un abîme où l'écho pourrait être une femme à barbe... Un billet pour une épopée versatile où le Nord se change en Sud lorsque les chevaux tirés par les idées se rebellent en hennissant au clair de lune... Car les idées de clair de lune se distinguent plus nettement dans l'obscurité, elles se dessinent en silhouettes et il est facile d'imiter leurs danses, jusqu'à se les approprier pour les reproduire à l'aube dans des mouvements malhabiles, qui laissent pantelants et hagards, avec le souvenir d'avoir été inspirée ne fût-ce qu'une minute.

Où en étions-nous ?

Maintenant que je vous ai perdu, nous pouvons commencer.

J'aimerais vous parler du transfert de matière fécale, de l'ocytocyne, de l'animal, de la fourrure, du Vieux-Port de Marseille, du chaos, de la lumière dans les salles, d'un masque de singe, du capitalisme, d'une Chinoise qui mange un poulpe et des rapports du GIEC, vous faire lire Donna Haraway, vous parler aussi de comment je me sens davantage proche des arbres et comment tout ceci est intrinsèquement lié, et comment tout ceci – et bien d'autres choses encore – constituent ces 5 années de recherche...

Entrons dans le vif du sujet.

Mais vous pouvez aussi entrer par un autre côté...

Déroulé de ma recherche

À la racine du projet de recherche, le dossier de candidature.

Je me proposais d'aborder ces différents thèmes :

- L'éloignement de l'humain de son côté animal et organique
- L'anthropocentrisme
- L'intelligence animale
- Le degré d'évolution réelle de l'Homme occidental
- Les potentialités spirituelles incroyables de l'humain

Thèmes qui étaient au cœur du testament spirituel du penseur et scientifique Théodore Monod, *Et si l'aventure humaine devait échouer*¹, paru en 2000, qui a servi de base à mon travail.

Je souhaitais également poser ces questions :

- N'est-il pas nécessaire d'opérer un retour à la nature ?
- L'Homme est-il prêt à abandonner son approche spéciste ?
- Vers quoi l'Homme peut-il évoluer ? (technologies, spiritualité, ...)
- Est-il possible que l'aventure humaine n'échoue pas ?

J'avais le désir de commencer par rechercher un maximum d'informations scientifiques sur le sujet, puis de répondre à ces questions au travers d'un travail corporel, de mouvements, dans une recherche vers l'animalité, mais aussi à l'aide d'objets, de « marionnettes », mais aussi via l'écriture, le tout avec humour et dérision.

Je voulais une interrogation en profondeur sur notre condition humaine actuelle, un laboratoire de l'Homo Sapiens, tant comme enjeu de recherche sur le plateau que comme désir personnel.

C'est à peu près ce qu'il s'est produit... à peu près...

Je me suis lancée à corps perdu dans la démarche du singe, dans le quatre pattes, essayant de ressentir par chacun de mes organes l'évolution darwinienne, en alternant avec la marche en talons pour bien illustrer ce que l'opposition pieds nus/chaussures a de significatif dans notre rapport au monde. Je me suis mise à reproduire les comportements corporels non-admis dans un bureau, j'ai fabriqué un tonoscope et crié à l'intérieur pour observer les formations géométriques que les vibrations de ma voix provoquaient sur le sable, parce que la recherche s'est orientée un temps vers la physique quantique, entre autres. Je voulais arriver à montrer tout cela sur le plateau. Et ici, me voilà déjà en face d'un « problème » de la recherche.

Il n'y a absolument pas de produit fini à la clef, ni de public, il s'agit de chercher pour chercher et, en même temps, voilà que revient chaque fois l'envie de dire, de montrer, et donc d'être compris dans ce que l'on souhaite montrer.

Un public imaginaire est souvent présent bien qu'invisible, et non prévu au programme.

D'autres « publics » existent bel et bien. Sous deux formes. D'une part, le regard extérieur de l'équipe de L'L et de ses lieux partenaires, constructif, critique et réflexif, et un autre, mon propre jugement, qui a parfois été plus destructeur que constructeur.

J'ai beaucoup abandonné de propositions parce que je trouvais que ce n'était pas « joli ». Parce que je me les imaginais autrement. Et que, quand je me voyais en vidéo, cela n'avait rien à voir.

Je suis partie d'une envie de travailler avec le corps, et j'ai petit à petit abandonné le corps.

En tout cas le corps de danse, le corps sur le plateau. Mais le corps est revenu, d'une autre manière... dans la vie...

J'ai exploré les déformations du corps humain et les dérives de la technologie pour en arriver au cyborg parlant et regardant au travers de Smartphones.

J'ai travaillé sur le langage non verbal, sur le fait de porter des masques en société, sur l'opposition entre lois éthiques et lois sociales au sein du corps.

¹ MONOD, Théodore, *Et si l'aventure humaine devait échouer*, Grasset, 2000.

J'ai choisi très tôt d'utiliser comme objets emblématiques de ma recherche un masque de singe en plastique et un manteau en fourrure.



Le premier, pour avoir un primate sous la main. Le second, parce que je le trouvais extrêmement signifiant : à la fois corps de la bête, poils véritables, marques du sauvage et signe extérieur de richesse pour les humains exploitants du vivant.

J'ai sué, bougé, virevolté avec ce masque, dans ce manteau. Je voulais des images, des passages de l'humain à l'animal, de la sensualité et des tableaux de taxidermiste.

Mais rien ne m'a satisfaite vraiment. Le médium corps tant attendu, je n'arrivais pas à m'en servir « sincèrement » pour m'exprimer.

La recherche tendait vers des images à créer et non vers une spontanéité jubilatoire.

Peut-être, au début, ne cherchais-je pas réellement, peut-être étais-je encore dans une volonté de créer des objets scéniques... Peut-être suis-je passée à côté de quelque chose.

Ou était-ce le corps qui, finalement, ne m'allait pas ?

Il y a eu du « plastique », beaucoup : des objets, des plumes, de la farine, des expos de végétation dans des sacs, des animaux jouets, du faux gazon, ...

Je cherchais à créer des images en faisant des cocktails de réflexions sous forme de juxtapositions d'objets et de « saynètes ». J'avais trop de matériel, d'objets, de textes, et des tonnes d'informations venant de tout bord et que je voulais traiter (science, anthropologie, philosophie, politique, écologie, ...)

Je ne savais plus par quel biais entrer dans mon sujet, je voulais garder tous les angles d'approche, mais cela me perdait ; je voulais tout clarifier, mais ne rien perdre.

Je voulais parler, bouger, écrire, illustrer, mettre en scène les objets, faire comprendre.

J'entrevois des mondes immenses et des possibilités infinies et, parfois, le plateau restait stérile...

Trop d'envies, trop de liberté, trop de matériel, trop peu de choix.

Ainsi vint le chaos.

Alors, à l'automne 2016, j'ai repris toutes mes notes depuis le début et je me suis mise à table. J'ai

écrit de courtes phrases prises dans les notes ou imaginées à partir de celles-ci. J'ai laissé courir ma réflexion aussi vite que mes doigts pouvaient taper sur le clavier, sans penser au résultat, sans me brider, en brassant tous les sujets sur un même niveau, sans distinction ni hiérarchie. Faits, chiffres, digressions, dérision, tout ce qui avait été partie de la recherche venait se coucher en mots, en phrases, librement, simplement, les unes à la suite des autres. Dix-sept pages de ce que j'appellerai « le texte schizo ».

Le chaos de cet élément était l'illustration d'un monde où tout se côtoie, s'interpénètre, se suit, se précède, se chasse, se mélange, se dissocie sans cesse et en profondeur. Comment – et à quel moment – donner ce que l'on appelle communément une cohérence à cet élément, puisque s'il trouve ce type de cohérence, il ne sera plus l'illustration de ce monde où tout se côtoie, s'interpénètre, se suit, se précède, se chasse, se mélange, se dissocie sans cesse et en profondeur, mais le simple point de vue depuis un angle particulier que serait l'envie d'aplanir et de mettre au même niveau une quantité de choses qui ne peuvent l'être. L'unique cohérence logique de cet élément serait qu'il n'en ait pas, à part sa propre cohérence, qui est justement de n'en avoir aucune, mais de posséder une quantité astronomique de liens entre ses parties éclatées – ou plutôt que l'on pourrait croire éclatées, mais qui ne le sont pas, au vu de cette quantité astronomique de liens existants bel et bien.

Ce texte était le monde, notre condition actuelle.

Ouf !

Il y est aussi apparu différentes figures jouant le rôle de fils plus ou moins conducteurs.

La figure du poulpe. Animal extrêmement intelligent qui devrait prendre notre suite, selon Théodore Monod.

La figure du dictateur devenu président.

La figure de Madame Li, Chinoise ayant changé de vie et se consacrant au tricot avec les habitantes de son village.

La figure de ma grand-mère roulant en 2CV rose après son coming-out.

Vidéo d'une blogueuse chinoise mangeant un poulpe vivant :

<https://www.youtube.com/watch?v=nFIHs-tXZKO>

Et puis ?

Dans quelle direction aller avec ce texte ?

Il fallait tenter de le mettre en espace. Et cela m'a pris du temps, cela m'a pris longtemps, cela m'a pris une éternité.

De quelle manière le porter au plateau ? Poétiquement, oralement peut-être, mais comment accorder ce texte avec le corps ? Comment faire naître les images qui m'ont servie à le rédiger ? En utilisant des photos ? Des vidéos ?

Dire le texte ? Tenter une démultiplication sonore de ses différentes phrases ? En le découpant, en l'illustrant avec des objets du début de ma recherche... ?

Je suis passée par toutes ces étapes jusque fin 2017 (avec, plus tard, une reprise du travail sur la mise en vidéo du texte, début 2019).

Au foisonnement des chemins, des idées et des découvertes s'est ajouté le foisonnement des médiums à utiliser pour mettre en branle ces chemins, ces idées, ces découvertes.

De là, se sont invitées des quantités de problèmes techniques par rapport au son, à l'image, à l'enregistrement, à la projection, etc.

J'ai quasiment passé deux ans et demi à chercher les multiples possibilités de rendre ce texte vivant.

L'équipe de L'L m'a accompagnée en m'aiguillant vers de possibles directions, offert son regard

critique pour m'aider à me situer et m'a orientée vers de nouveaux ouvrages faisant écho à la recherche, entre autres *Résister, exister*, de Pascal Chabot², qui m'a fait imaginer, début 2018, une scénographie de mon propos :

À gauche, le monde des vitres, celui des bureaux et de l'aseptisé, où l'on retrouve la parole du système capitaliste. Au milieu, de la terre, le manteau, le monde de l'organique. Et, à droite, le monde de la pensée créatrice de positivité, d'espoir d'un autre possible.

Parce que je parlais trop dans du négatif. Ma vision du monde était très noire. Il me fallait creuser le positif.

Et le tout empreint de l'idée de la responsabilité personnelle à l'égard de la marche des choses. J'ai pris pour phares quelques citations qui me paraissaient significatives.

<p><i>À tenir pour équivalent progrès technique et progrès véritable, on en arrive – et c'est un signe grave d'aberration psychologique – à faire les choses sans raison profonde mûrement et sincèrement réfléchie, mais uniquement parce qu'on peut, matériellement, les faire.</i> (Théodore Monod, <i>op. cit.</i>)</p>	<p><i>Pour changer le monde, il faut d'abord se changer soi-même.</i> (Swami Ramdas, <i>Pensées</i>³)</p>
<p>MATERIEL TECHNOLOGIE SYSTEME</p>	<p>ESPRIT SPIRITUEL NATURE</p>
<p><i>Ce qui ne devait être que des moyens a muté en ultraforces qu'on ne discute pas, comme la finance ou la numérisation.</i> (Pascal Chabot, <i>op. cit.</i>)</p>	<p><i>Je veux que ma souffrance privée engendre une souffrance générale. Pourquoi la paix devrait-elle m'importer si mon corps est une bataille ?</i> (le personnage de Richard III, dans <i>L'Année de Richard</i>, d'Angelica Lidell⁴)</p>

Il y a des tonnes de raisons qui font que ce monde ne va pas très bien. D'accord. Mais à la base, à la toute base, pourquoi ? Cette question me hantait. J'ai cherché dans les tripes de l'humain. Je voulais montrer encore, dire, affirmer que, si la haine et la souffrance sont tellement généralisées, c'est parce que chacun, au fond de soi, a un mal être qui le prend aux tripes et qu'il n'a jamais entrepris de résoudre. Les « monstres » étaient mignons, enfants. Je me suis attardée sur les maladies des dictateurs, sur le mal intérieur générateur de mal extérieur. J'ai écrit « le bulletin de santé du dictateur ». J'ai pensé prendre cet angle-là.

Je me suis penchée sur la TMF, transfert de matière fécale. C'est à dire l'introduction d'excréments (sous forme de suppositoires) d'une personne saine dans l'anus d'une personne malade. Par ce procédé, on peut rééquilibrer le microbiote intestinal et guérir la personne.

Ma recherche me paraissait encore trop chaotique et démultipliée.

J'ai décidé de placer toutes les notions constitutives de ma recherche et du « texte schizo » sur un tableau noir en forme de *mind map*.

Enfin, les choses étaient clarifiées !

Mon point de vue, transformé en traits de craie.

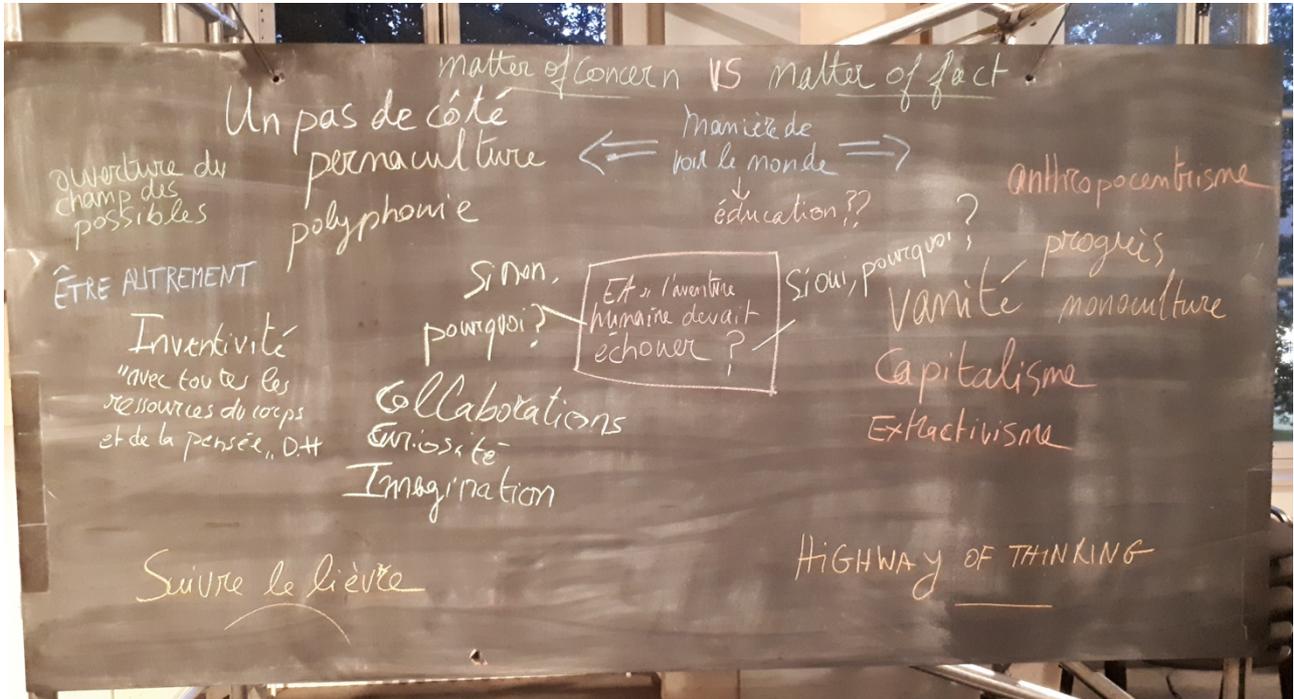
Quel soulagement.

² CHABOT, Pascal, *Exister, résister. Ce qui dépend de nous*, PUF, 2017.

³ SWAMI RAMDAS, *Pensées*, Éditions La Table Ronde, 1996.

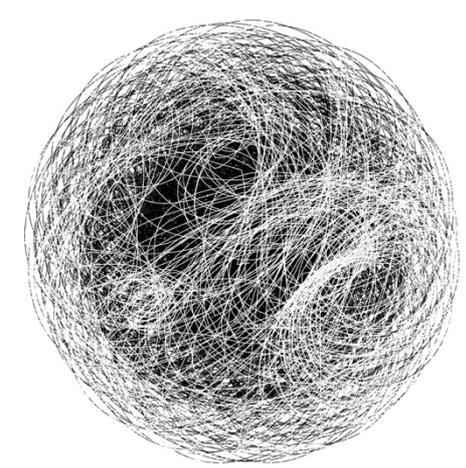
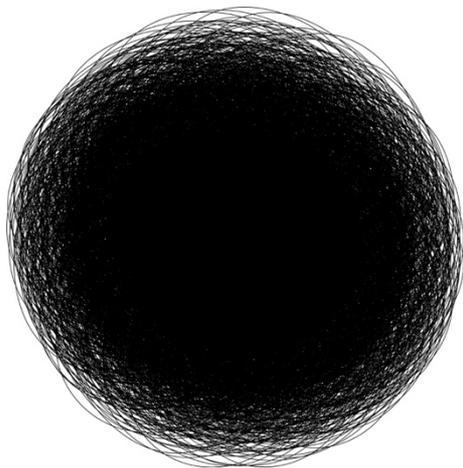
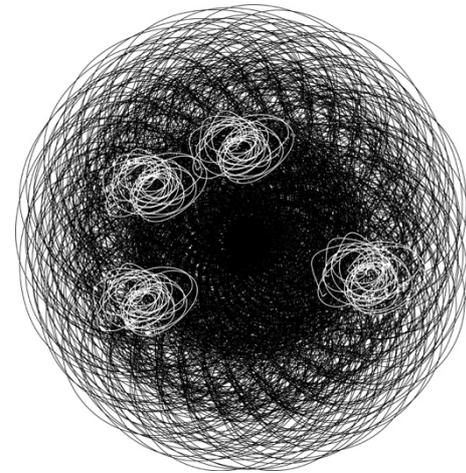
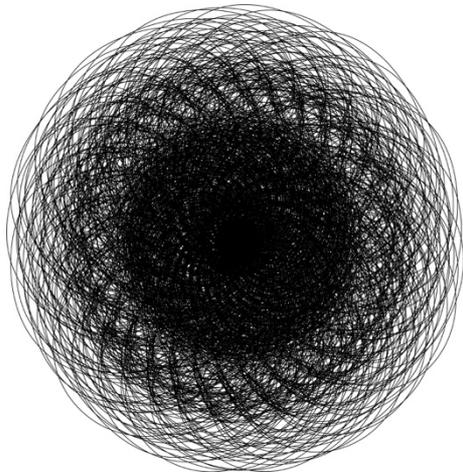
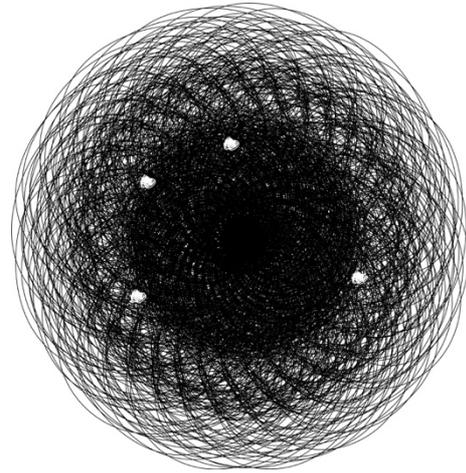
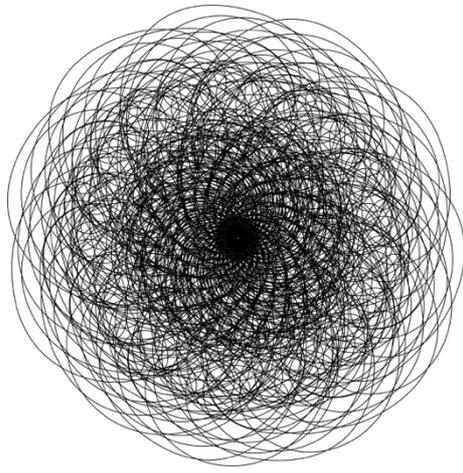
⁴ LIDELL, Angelica, *L'Année de Richard*, Les Solitaires Intempestifs, 2011.

Et dans ce reste à faire, je suis entrée dans une phase de la recherche, passionnante, qui a été de devoir affiner, affirmer, dessiner un point de vue sur mon sujet de recherche.
 Remodelage du *mind map*, sur un tableau, en 3D, lectures sur l'actualité du propos, écritures...
 Une plongée en profondeur dans la nécessité de la recherche autant qu'en moi-même, actualisation des réflexions au rythme d'un monde qui s'accélère, urgence de clarifier pour avancer encore plus loin...
 J'ai constaté que j'avais tout classé de manière dichotomique.



D'un côté, le système et ses corollaires, profit, extractivisme, croissance, capitalisme. De l'autre, coopération, créativité, humilité, bienveillance, imagination. C'était réducteur.
 Il fallait passer d'un biais noir/blanc à un point de vue plus personnel et réaliste sur notre société, et sculpter les détails du récit de l'évolution de la recherche, pour arriver à un portrait de plus en plus affiné des problématiques envisagées, malaxer le noyau du questionnement, ne plus penser au regard, mais se placer au cœur des questions...

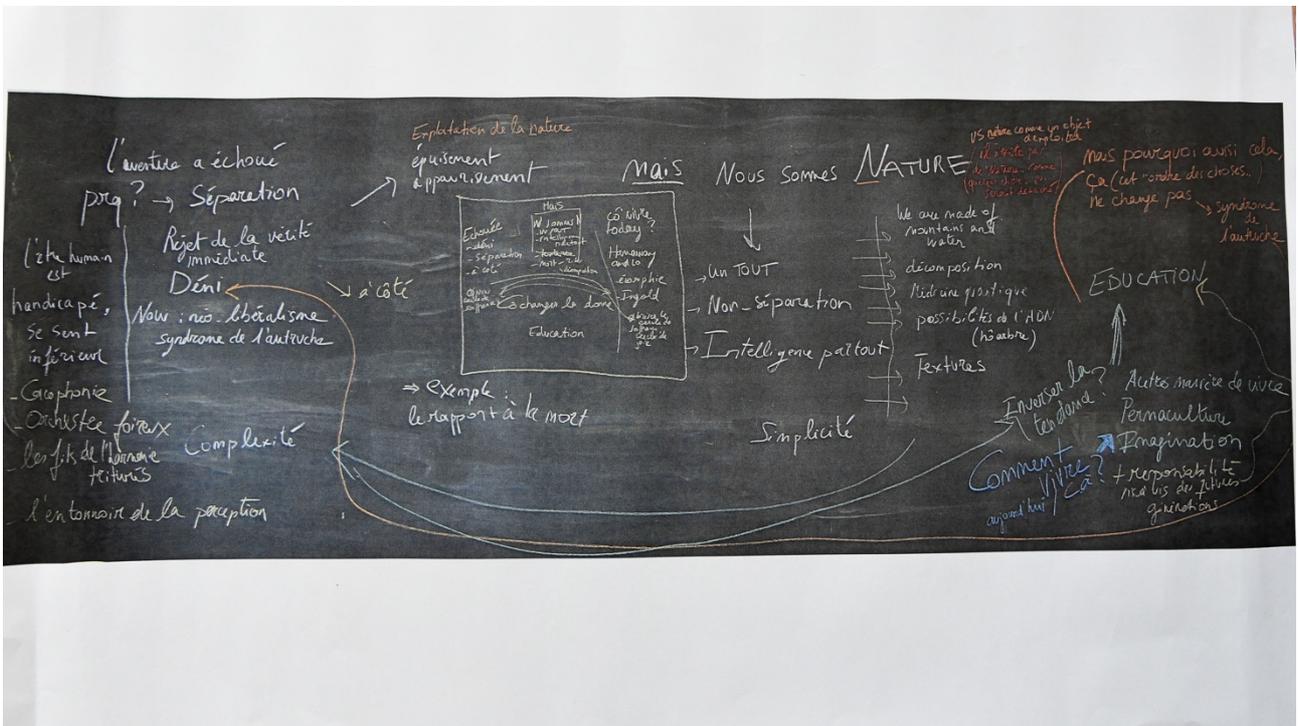
J'ai dessiné autrement le *mind map*, j'ai vectorisé des cercles, des lignes, pour en faire des pelotes de laine à l'infini (automne 2019).
 C'était ma vision du système capitaliste, que j'ai nommé « cercle de souffrance », une course sans fin qui noircit le monde, qui forme des culs de sac qui sont des trous noirs sans solution, des lignes qui s'emmêlent à force de se déployer à une vitesse vertigineuse. Je me suis demandé si les trous noirs dans l'univers n'étaient pas la trace d'anciennes planètes capitalistes disparues.
 J'ai rajouté au sein de cette pelote noire des cercles de lumière, ce sont les « pas de côté », les petits cercles d'initiatives, de solidarités, de manières plus respectueuses de construire le monde... qui pourraient grandir, assez vite... ou pas assez vite...



Néanmoins, il s'agissait toujours d'une perspective dichotomique.

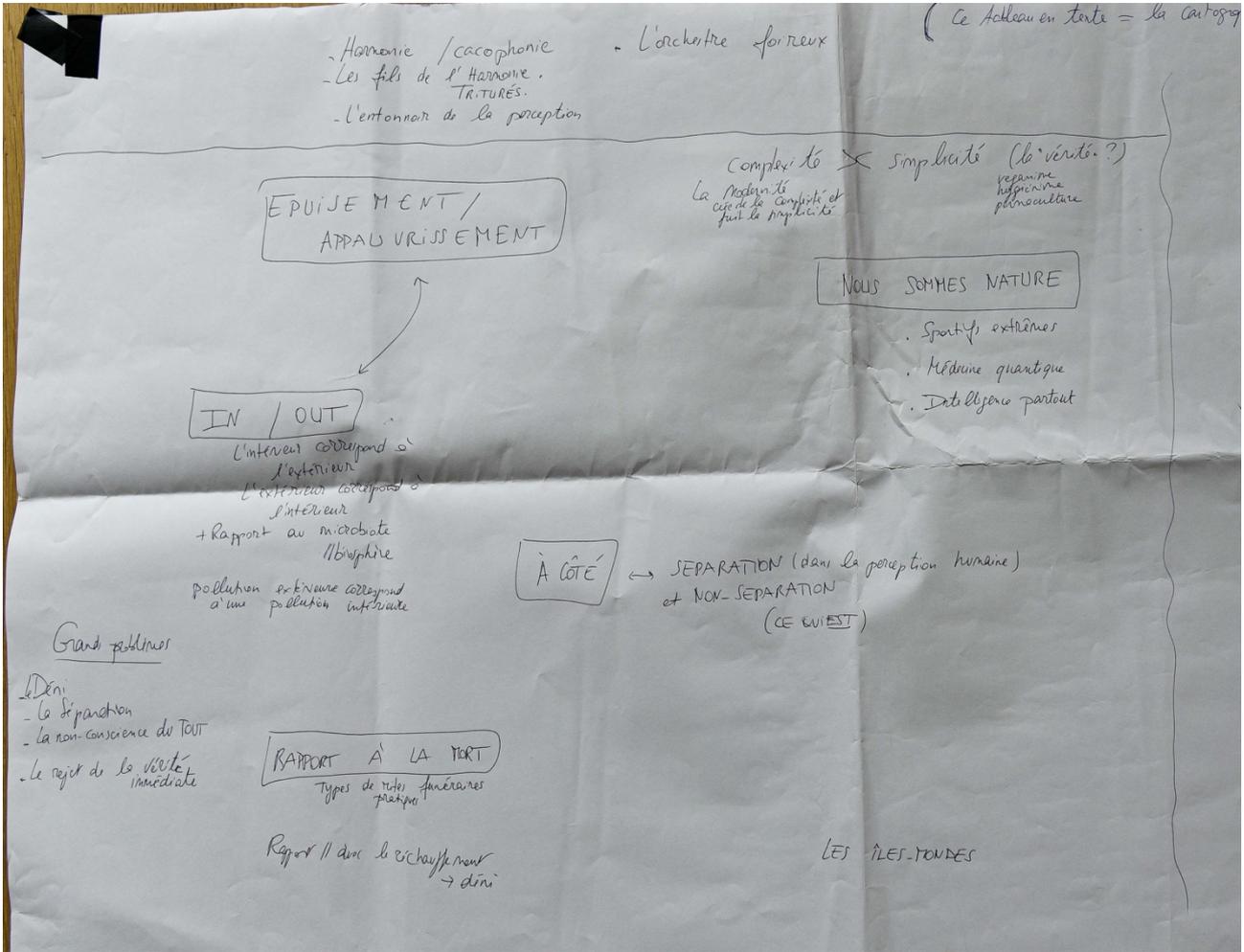
J'ai encore cherché, écrit, lu, réfléchi... J'ai tout envoyé au cerveau et j'ai vu se produire de petits feux d'artifice, parfois même des grands, j'étais au cœur de mon sujet et ça faisait des étincelles. Je voulais avoir un point de vue, une vision claire.

Et sur ce ciel constellé de possibles qu'est la recherche, j'ai vu s'éclairer une étoile qui faisait écho à mon travail et à mon âme.



J'ai resculpté mon *mind map*, ma perspective, ma dramaturgie.

J'étais au plus proche de moi-même, au plus proche de ce qu'il se passait dans l'actualité, au plus proche de mon sujet. C'était passionnant, jubilatoire, enrichissant. Il en est ressorti un texte de dix pages, totalement fidèle à mon opinion et à mon sentiment.



Il y est question de la vision humaine en forme de séparation, du rapport entre la biosphère et le microbiote, de l'ADN du capitalisme, de l'entonnoir de la perception humaine, de la nécessité de formes d'apprentissage différentes, et d'une note merveilleuse qui est mon affirmation « nous sommes Nature » et les opportunités que cela peut engendrer...

Ce texte, écrit durant l'hiver 2019-2020, me semblait en phase avec un état du monde. Mais déjà l'accélération de l'état de la société demande qu'il aille plus loin, qu'il se densifie pour accompagner la marche de l'humain. Ma recherche se doit ici d'être inventive, documentée, poussée...

C'est pour cela que cette fin de recherche ouvrira le début d'une autre.

Ces dix pages, à la base éclairage sur une perspective de recherche passée, deviennent ferment pour une suite, emplies de possibles et de manières de repenser le monde.

Ce qui était censé être un point d'arrivée est devenu un point de départ.

La recherche et le monde extérieur

Les lieux de résidences (Bruxelles, Namur, Roubaix, Marseille, Aix-en-Provence, Montréal)

L'L propose des lieux de recherche à Bruxelles, où je réside, mais aussi à l'étranger.

Les lieux m'ont été importants. La salle de travail et (à l'étranger) le logement. Ils déterminent souvent tout un état d'esprit.

Les allers/retours entre les intérieurs et les extérieurs. Les trajets.

Les moments hors lieux de travail ou de logement tissent des liens entre l'imaginaire et le réel.

Les lieux hors Bruxelles ont cette différence qu'ils apportent avec eux tout un univers inconnu, où l'entièreté du temps est vécu comme recherche, contrairement aux lieux bruxellois, plus proches de mon environnement habituel et où une partie du temps hors résidence est consacrée à d'autres activités, plus quotidiennes, privées ou professionnelles.

Les journées de résidence à l'étranger sont la trame d'un vêtement qu'on ne porte qu'une fois et qui correspond à mon identité pendant ces jours de recherche.

Sans me l'expliquer, j'ai toujours ressenti le besoin de m'habiller un peu n'importe comment lors de ces moments hors de Bruxelles. Pas sexy, pas apprêtée, plutôt à l'aise, sans entraves. Sans entraves, d'aucune sorte : c'est l'une des richesses de ces « parenthèses », ces espaces/temps sortis du quotidien, ces bulles d'instant tellement présents.

Ce choix de vêtements a été une volonté de tourner mes yeux vers l'intérieur, tout en devenant poreuse à de nouveaux univers.

J'ai toujours eu également besoin de sortir après être arrivée dans un appartement de résidence ou dans une salle de travail que je découvrais pour la première fois – ceci vaut aussi pour les lieux à Bruxelles d'ailleurs. Je m'installe brièvement, et je ressors : c'est une nécessité. J'ai besoin de voir, de savoir, de sentir l'ambiance qu'il y a autour du lieu. Où ai-je atterri ? Quel est ce quartier ? Comment sont les gens par ici ? J'ai besoin de repérer des cafés, des boutiques, de prendre mes habitudes par anticipation. Je suis incapable de ne pas le faire.

Dans le lieu de travail lui-même, j'ai besoin de renifler les énergies. Le choix d'une place pour le bureau, la chaise ou les objets, est primordial : il y a des emplacements où rien ne va pouvoir sortir. Et puis, enfin, je sens que c'est la bonne place, pour les objets, la chaise, etc. Là, je vais pouvoir

travailler à plein régime. C'est une question de lumière, d'orientation, de rapport à la porte d'entrée, aux éventuels sons provenant de l'extérieur, et à tout autre chose que je ne saurais expliquer. Chaque salle a son caractère, sa personnalité, et celle-ci doit s'accommoder avec la mienne. C'est une question de rencontre.

Certains lieux au dehors peuvent se transformer en extensions, comme la cafeteria d'un lieu de résidence qui devient l'espace dévolu aux recherches sur le web ou un café proche qui se transforme en site de lecture... Certaines petites habitudes se créent. Les lieux s'imprègnent aussi de ces périodes.

Ces rapports aux territoires ont leur rôle à jouer dans le processus d'une recherche à L'L. Il faudrait une recherche sur ce sujet...

Le temps de ma recherche VS le temps du monde

Je me pose
un temps
Le monde accélère

Une réflexion
en dedans
Tourbillon au dehors

Et si l'aventure humaine devait échouer a été publié en 2000. Autant dire, une éternité.

En 2015, Pablo Servigne publiait son essai *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*⁷. La collapsologie n'était pas encore connue du grand public. Aujourd'hui, elle est « dépassée ».

En 2015, pas grand monde ne parlait des rapports du GIEC, Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, créé pourtant en 1988.

Donna Haraway publiait son *Staying with the Trouble* en 2016⁸.

Anna Tsing publiait son *Le Champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vie dans les ruines du capitalisme* en 2017.

Greta Thunberg commence ses actions publiques de grande envergure en 2018.

Le mouvement Extinction Rebellion s'est formé en mai 2018.

Depuis la rédaction de l'ouvrage de Théodore Monod, depuis le début de ma recherche, et jusqu'à aujourd'hui, il s'est passé tant de choses concernant le sujet, un nombre incroyable d'événements ont eu lieu, les opinions ont changé, les choses se sont précipitées.

Mon thème s'est transformé avec la marche du monde, m'a transformée...

Ces derniers mois, tout s'est davantage encore précipité, et cette recherche prend fin alors que tout est à chercher encore, tout est à réfléchir davantage, car nous venons de connaître, en ce printemps 2020, une accélération de notre aventure humaine avec la pandémie du Covid-19.

Ce parallèle continu avec l'actualité a rendu cette recherche d'autant plus passionnante. L'évolution des connaissances et des opinions a fait un véritable *sprint* par rapport à mes questionnements du début sur le rapport à la nature et au corps.

⁷ SERVIGNE, Pablo, STEVENS, Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, 2015.

⁸ HARAWAY, Donna J., *Staying with the Trouble*, Duke University Press, 2016. Ce livre vient de paraître en français : HARAWAY, Donna J., *Vivre avec le trouble*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Vivien García, Les Éditions des mondes à faire, 2020.

Ma recherche a nécessité d'être en phase avec son sujet, et donc de se transformer constamment, de ne pas se tenir isolée loin du bruit, mais d'être poreuse... Tant bien que mal. La temporalité d'une recherche sur la société humaine et la temporalité de la marche de cette société étant tellement éloignées.

L'arrêt nécessaire pour se plonger dans une matière est un mouvement « vertical », alors que le sujet de recherche, lui, est sur un mouvement « horizontal ». Ce serait comme plonger, explorer les fonds marins, sous un bateau qui avance et sur lequel les gens se transforment sans cesse. Lorsque l'on refait surface, l'embarcation n'est plus au même endroit et ses passagers ont changé. Il faudrait à la fois aller en profondeur et avancer, pour pouvoir refaire surface à l'endroit où se trouve le monde en temps réel. Mais pour y parvenir, encore faudrait-il pressentir dans quelle direction le bateau/monde se dirige...

Dans les premiers temps de la recherche, j'avais créé des badges :



À la fin de la recherche, je voulais en imprimer d'autres :



Rebondir

Tout au long de ma recherche, il y a eu des doutes, des incertitudes, des flottements, des tâtonnements, des éparpillements, des arrêts, des blocages, des impossibilités, des culs-de-sac, des voies sans issue, des sens interdits... Il m'a fallu trouver, d'une manière ou d'une autre, des moyens de rebondir.

En recherche, on habite des terres inconfortables. Loin des terres exploitées.

Ici, je parle d'un inconfort de l'esprit, solitaire et non soumis aux obligations de production. Le malaise de l'infini. L'âpreté de cet inconfort-là m'a aidée à trouver des solutions pour en sortir. Robinson, seul sur son île, a dû expérimenter des tas de choses. L'inhospitalier nous pousse à imaginer des voies pour penser autrement.

Mais il y a des méthodes pour rebondir.

Et, ici, rebondir a quelque chose à avoir avec l'inspiration, et avec un état d'« être à l'affût » de l'esprit.

Sortir prendre un café. Regarder la vie. Et lire.

Ces moments-là sont des voyages. Et ce n'est pas tant la caféine ni l'air qui réveillent les sens et l'esprit, mais plutôt l'extrême disponibilité de l'être tout entier, un être qui regarde les passants d'une ville parfois inconnue, qui (re-)pose son regard sur les pages d'auteurs à explorer, qui prend

des notes au gré des réflexions libres surgissant au contact de l'altérité ; un être présent, là, au cœur d'un moment qu'il a choisi de vivre, et qu'il revendique plein d'incertitudes.

Ceci n'est possible que dans un état de disponibilité.

Une résidence de recherche, c'est une sur-présence au monde. Un état d'éveil puissance dix.

Regarder le monde en temps « normal », et regarder le monde sur le temps d'une résidence de recherche à L'L, ce n'est pas pareil. Physiologiquement parlant, il se passe la même chose au niveau du globe oculaire, mais c'est ailleurs que les processus mis en place sont radicalement différents : tout, ou presque, peut devenir inspirant, parler, raconter une histoire, se mettre en corrélation...

Vidéo prise lors d'une résidence à Marseille. Depuis son appui de fenêtre, la voisine d'en face discutait tous les jours avec une mouette : <https://youtu.be/UIXpherk3lw>

Des fils se déploient en tous sens. La démarche d'un passant se télescope avec les mots d'un chapitre, qui font écho aux pensées du matin, qui rappellent cet objet découvert hier sur un trottoir... Ça tourne, ça travaille, ça s'imprime, ça sédimente... replongée dans la lecture, autre scène de rue, prise de notes – tiens, ça me fait penser à...

Aller voir une expo.

Visiter une expo en temps de résidence de recherche, c'est faire des rencontres inattendues avec ce qui est exposé, parfois même seulement avec les descriptifs des œuvres ou des objets. Et ça tourne, ça travaille, ça raconte des histoires, ça me fait penser à... Comme si les créations des autres, ou la simple scénographie d'un lieu, rentraient en dialogue avec notre intériorité, entamaient des conversations d'âme à âme, de cerveau à cerveau, de peau à peau. Ça me fait penser à... Ça sédimente, ça retourne la terre, ça plante... Pareil pour un film, un documentaire ou un spectacle.

Il faut des aérations pour raviver les flammes.

Le luxe du temps laissé entre chaque résidence permet une concrétion, quasi involontaire, qui donne lieu à de nouvelles récoltes imprévues.

Ce sont des périodes « de jachère » (le propre terme adopté par L'L). Rien n'a l'air de se passer, mais tout se développe.

Ce sont des rebonds inconscients.

Et puis, et particulièrement, il y a l'équipe de L'L qui, lors des réunions dramaturgiques, des fins de résidences ou des multiples autres discussions, apporte son regard, ses commentaires, ses réflexions, ses pistes de lecture... Et c'est toujours extrêmement riche, porteur. Ma recherche n'aurait pas pu avancer sans cela. Si le chercheur plante des graines, l'équipe de L'L apporte l'engrais. Mais aussi les équipes partenaires des autres espaces de résidence, qui apportent souvent un regard inédit et des observations qui remettent en question à des endroits parfois oubliés, négligés, ou nouveaux, voire inattendus.

Résonance entre le processus de L'L et mon sujet de recherche

Je ressens l'envie de faire un parallèle entre le dispositif de recherche tel qu'il est proposé par L'L et mon sujet de recherche en tant que tel.

Une recherche à L'L, c'est du temps. Du temps offert sans aucune obligation de produire quelque chose, donc sans l'épée du faire au-dessus de sa tête. Ici, le temps, ce n'est pas de l'argent. Le temps, c'est du temps. Et c'est tellement plus précieux.

Une recherche à L'L se situe hors de la sphère de productivisme et de consommation effrénés qui

englobe toutes les sphères de la société, ou presque. Nous nous construisons depuis l'enfance sur des histoires de progrès et de croissance. Et soudain, à L'L, on peut construire sa propre histoire de créateur, et d'humain, loin de ces principes malheureusement érigés en valeurs. Ici, on peut réagencer un monde figé dans des concepts mortifères. Et on peut prendre le temps de le faire avec soin.

Rechercher à L'L, c'est faire un pas de côté, c'est suivre le lièvre.

Le Lièvre de Vatanen est un roman de Arto Paasilinna, écrit en 1975.⁹

Vatanen, journaliste à Helsinki, revient d'un reportage avec son collègue lorsque leur voiture percute un lièvre. Les deux hommes s'arrêtent, et Vatanen part à la poursuite de l'animal blessé dans la forêt. Pour ainsi dire, Vatanen quitte sa vie précédente, travail, femme, appartement. Vatanen va alors vivre au rythme du lièvre... Il va parcourir la Finlande, du Sud au Nord, se plongeant progressivement au plus profond de la nature. Son parcours est émaillé de rencontres plus surprenantes les unes que les autres, pour finalement changer totalement de vie.

La vitesse imposée par le système capitaliste amène un appauvrissement en forme de monoculture stérile, qui se termine par un champ de ruines.

On est dans une dynamique de bulldozer.

La recherche à L'L, avec son rythme lent, amène une richesse en forme de permaculture, qui se termine par un champ des possibles.

On est dans la dynamique du flâneur de Baudelaire.

Là où la vitesse réduit, la lenteur élargit (le grand côté de l'entonnoir vers le haut !).

Le dispositif de L'L fait partie de ces activités qui sortent du cadre et qui n'appartiennent pas à la course mortifère du profit à tout crin.

Ces manières de vivre et de faire parce qu'elles sont considérées comme n'appartenant pas à la marche du progrès... sont négligées. Ces moyens d'existence, pourtant, fabriquent aussi le monde et, surtout, nous montrent comment regarder autour de nous plutôt qu'en avant.

(Anna Tsing, *op. cit.*)

En ces temps d'apocalypses, la recherche à L'L n'est pas qu'artistique, mais est aussi une recherche de la vie. Un acte poétique salvateur dans un monde néo-libéral destructeur.

Être en recherche à L'L est un état d'être au monde qui me va très bien.

Le cœur de ma recherche rejoint la philosophie de L'L.

Il ne nous faut pas la peur ni la culpabilité ni la crispation ou l'angoisse.

Il ne nous faut pas la terreur.

Il ne nous faut pas la consternation.

Peut-être nous faut-il simplement un changement de point de vue.

Peut-être nous faut-il décaler de quelques degrés notre entière perception.

Et peut-être que ce décalage ne peut se faire que dans une certaine joie, que ce pas de côté se doit d'être un pas de danse, un glissement de fréquence, une mutation de mélodie...

L'origine du mot Apocalypse vient du grec *apokalupsis* qui veut dire « révéler, découvrir ».

Peut-être faut-il chercher la vie au lieu de lutter contre la mort.

(extrait d'un texte écrit en résidence à Montréal, au printemps 2019)

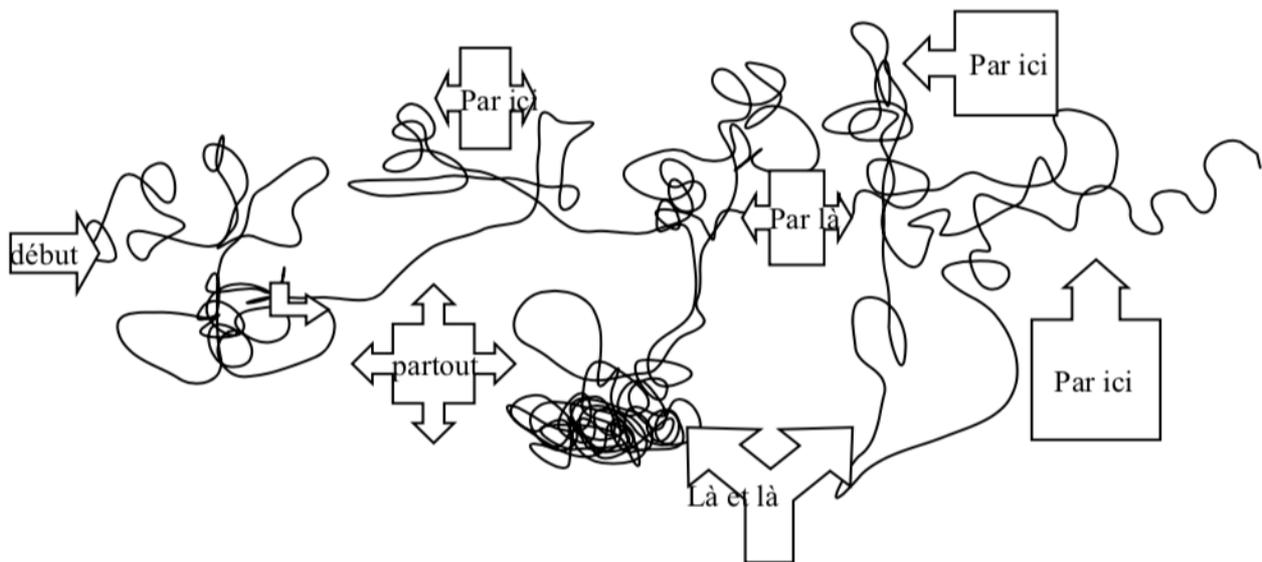
Il s'est aussi peu à peu révélé une concordance entre fond et forme de ma recherche.

⁹ PAASILINNA, Arto, *Le Lièvre de Vatanen*, Folio, 2014.

Le sujet du monde morcelé et de cette condition humaine, comme un excès d'abondance qui est un appel à explorer, donnant une recherche en forme d'agencement ouvert, de juxtaposition, à l'image même de ce monde morcelé et de cette condition humaine que j'explore.
Exploration par une succession d'expérimentations qui s'entremêlent et s'interrompent.
Ce choix d'agencement en enchevêtrement proposé par Anna Tsing, qui constitue la vie envisageable sur les ruines du capitalisme.

Entre mon point de vue, mon thème et le processus de L'L s'est opérée une véritable alchimie.

Le chemin de la recherche et de la chercheuse, et ses effets



Une recherche à L'L ne se déploie pas sur un tracé linéaire.
Le chemin est le but, et le but est de ne pas marcher droit.

D'un point de vue personnel, je suis partie d'un constat de manque de nature après avoir habité presque cinq ans à Paris. Mon corps animal me manquait terriblement.
D'un point de vue professionnel, je suis partie d'un constat de manque de travail corporel chez les acteurs parisiens : le corps en scène me manquait après avoir quasiment abandonné le cirque et la danse à mon arrivée en France.
De ces deux constats est venue l'envie d'autre chose.
Cela s'est concrétisé dans cette recherche à L'L.
Je voulais retrouver mon corps comme médium. Mais cela s'est avéré laborieux, douloureux. Peut-être avais-je laissé trop longtemps de côté le corps scénique pour y revenir. Le corps a besoin de ses gammes, et il s'était sans doute passé trop de temps sans entraînement au travail de plateau. Malgré tout, mon attention s'est maintenue vers notre rapport à la nature et au corps. Mais elle s'est orientée vers un aspect plus poétique et théorique, que j'ai cherché avant tout à traduire en objets et en mots.
En gros, artistiquement parlant, j'ai glissé vers une absence de corporalité – ce que, précisément, je me proposais de « dénoncer » en entamant cette recherche.
Et c'est dans ma vie que cette question de départ s'est immiscée, ramenant le corps non sur le plateau, mais dans la nature.
Temps de recherche et temps de vie ont cohabité pour se nourrir l'un l'autre.

Un jour d'avril 2018, alors en résidence dans la grande salle de L'L (magnifique, mais sans beaucoup d'accès visuel au dehors ; salle de spectacle en somme, de re-création du monde en espace clos), assise sur ma chaise, un bic à la main, je me suis dit : « mais qu'est-ce que je fous là, à rechercher des idées sur notre relation à la nature, assise, dans une salle close, au milieu d'une grande ville ? »

Cet été-là, en période de jachère, j'ai pris la route, sac au dos. Il me fallait sortir, enfin, éprouver dans mon corps ce que j'avais tellement envie de chercher sur le plateau. Il fallait que la vie prenne le pas sur la recherche, la relaye, lui donne vie, s'incarne en moi puisque j'étais aussi et surtout mon propre matériau de recherche. Puisque j'étudiais la condition humaine, moi, humaine. J'ai emporté le fameux manteau de fourrure, des kilos de poils au fond du sac.

Je suis partie un mois sur les îles grecques, dans la mer, et un mois au Monténégro et en Albanie, dans la montagne. J'ai fait de l'apnée avec ce manteau. Il pesait une tonne, gorgé d'eau de mer, je coulais, littéralement, j'étais à la fois prise de panique, parce que remonter à la surface, à la fois mon propre corps et cette masse amorphe, sans l'aide de palmes, est flippant ; et en état de grâce, car quel bonheur d'expérimenter cet état d'animal fragile et inadapté au sein d'un univers aussi sauvage que la profondeur de la mer.

En effet, l'une des affirmations découlant de ma recherche a été d'énoncer que, pour l'Homme, le malheur est d'être assez intelligent pour comprendre qu'il est l'être vivant le moins adapté au milieu naturel, mais pas assez intelligent pour le vivre avec humilité.

Cet épisode apnéique a été à la fois noyade et apaisement. Comme l'a été le chaos de mon matériel de recherche et son acceptation.

Noyade et apaisement. Comme la fin de l'aventure humaine ?

Extrait vidéo de cette expérience en apnée : <https://youtu.be/BGb28US8aYM>

Après la mer, et toujours en période de jachère, il y eu les montagnes, j'avais une fringale de sommets, je voulais tous les faire, surtout les plus hauts : le Bobotov Kuk, point culminant du Monténégro, le Korabi pour l'Albanie, mais aussi le Prutas, l'Arapit... Il me fallait monter, suer, avoir peur de l'ours, penser ne jamais y arriver, et ressentir la joie immense d'y arriver... Mais le manteau n'est pas monté, j'ai mes limites physiques !

Je me devais d'être une humaine en pleine nature, plutôt sauvage. La recherche m'a amenée d'abysses en hauteurs, aussi bien intellectuellement que physiquement. La recherche m'a rendue sauvage, et c'est quelque chose que je vis aujourd'hui très fort dans mon propre corps.

J'en suis arrivée à ressentir dans la vie ce dont je voulais parler.

J'ai également ressenti le besoin de réaliser une vidéo d'une marche, pieds nus dans la neige, lors de ma résidence montréalaise en 2019, vêtue du manteau. Besoin d'éprouver le gel progressif de mes doigts de pieds par moins dix. Le froid comme autre ré-ensauvagement, après la profondeur et l'altitude. Être, non plus « dans la nature », mais être Nature.

J'ai ainsi déambulé dans cette recherche par monts et par livres, entre périodes de résidence et temps « autres ».

La recherche a engendré des agissements dans la vie. Puis, la vie des temps de jachère s'est étendue à la salle.

La recherche à L'L est aussi un chemin de soi vers le monde.

Je retire de cette recherche des modes imprévus d'« être au monde » et une manière différente de penser ce monde. Et l'envie d'en faire quelque chose.

La fin d'une recherche à L'L ne se traduit pas par un produit fini, terminé, emballé, mais (au-delà du point de vue artistique) par une métamorphose de la personne elle-même.

Tout ce que j'ai appris à voir sur notre condition actuelle m'a renvoyée vers des interrogations sur moi-même et ne pouvait pas me laisser dans le même état à l'arrivée qu'au départ.

Par exemple, le fait de me positionner contre le capitalisme m'a fait changer d'endroit où me situer à l'intérieur de ce système en tant que citoyenne.

Mais c'est surtout mon rapport personnel à la nature qui a beaucoup évolué. Au départ, interrogation théorique et, au final, implication organique et vision unificatrice : il n'existe pas d'un côté les humains et de l'autre la nature. Mais bien un « nous sommes Nature ».

En 2014, je ressentais le besoin de porter mes questions au plateau. Aujourd'hui, je ressens le besoin que ces questions, et celles qui en ont découlées, portent vers des engagements, des actions et des pratiques concrètes.

En tant qu'artiste, j'ai petit à petit trouvé (ou retrouvé) dans l'écriture, un médium d'expression qui me correspond.

J'ai également découvert la richesse de raconter des histoires, alors que je fonctionnais davantage par images auparavant. Même si les deux s'entrecroisent encore continuellement.

Les notions de temps et de profondeur permises dans ce processus de recherche m'ont laissée l'opportunité de mûrir des manières de créer plus proches de mes envies, et de voir s'interpénétrer l'artistique et la vie dans une symbiose mutualiste, porteuse d'insolites floraisons.

L'É est une terre de culture. Du latin *cultura* : *Action de cultiver la terre au sens premier. Action de cultiver l'esprit, l'âme au sens figuré*, pour reprendre les mots de Félix Gaffiot dans son *Dictionnaire latin - français*¹⁰.

Chaque chercheur apporte une graine différente, le tout est planté et donne le champ des possibles avec une multiplicité de pousses et d'éclosions, aussi artistiques que personnelles.

De la graine recherche naît un arbre qui n'est autre que l'arbre de la vie.

La recherche (comme la nature) nous met au centre de nous-mêmes.

¹⁰ GAFFIOT, Félix, *Dictionnaire latin-français*, Hachette, 1996.